

Madeleine Ferron Beauceronne de coeur

Line Ouellet

Numéro 35, printemps 1987

La Beauce : 250 ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18874ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ouellet, L. (1987). Madeleine Ferron : beauceronne de coeur. *Continuité*, (35), 20–22.

Madeleine Ferron

BEAUCERONNE DE COEUR

une entrevue par Line Ouellet

«J'ai aimé cette région-là, je l'ai trouvée belle, humaine; la nature y est douce, le paysage travaillé, cultivé. . . C'est un milieu que j'ai vraiment compris de l'intérieur.»

Line Ouellet— Votre attachement à la Beauce est bien connu, que ce soit par vos écrits ou par votre travail au sein de divers organismes de la région. Pourtant, en 1945, lorsque vous vous établissez avec votre mari, Robert Cliche, à Saint-Joseph-de-Beauce, vous êtes en quelque sorte «étrangère» à la région. Comment l'avez-vous alors perçue et qu'est-ce qui vous a d'abord séduite en Beauce?

Madeleine Ferron— Ce qui a été extraordinaire pour moi, c'est qu'auparavant nous étions habitués, mes frères, mes soeurs et moi, de vivre plutôt seuls. Nous n'avions pas du tout de contacts avec les gens de notre milieu. Nous allions dans notre famille, mais juste à l'occasion des Fêtes. Nous menions une vie assez particulière.

À mon arrivée dans la Beauce, j'ai connu les réunions de famille avec des groupes de cinquante personnes, où les gens jouaient de la musique, dansaient, giguaient. . . J'ai aimé cette région-là, je l'ai trouvée belle, humaine; la nature y est douce, le paysage travaillé, cultivé. Il y a de la forêt, mais au bout d'une terre, on trouve toujours la trace de la main de l'homme.

J'ai commencé à bien observer, parce que j'avais un oeil frais, puis j'ai perçu des distinctions entre les Beaucerons et les gens de ma région, même si je les avais peu connus. J'ai pris des notes mais pas pour en faire un travail, du moins au début. Robert, de son côté, relevait ce qu'on appelle des «brocards», c'est-à-dire des maximes juridiques populaires comme «on sort pas quelqu'un en hiver», «on frappe pas un infirme». . . Le comportement des êtres entre eux nous a



semblé régi par une loi populaire dont le code municipal s'est souvent inspiré.

Comme j'avais toujours écrit, je me suis mise en même temps à faire des contes, des nouvelles, des romans, mais toujours avec l'ethnologie et l'histoire en filigrane. Les enquêtes que je faisais pour comprendre l'histoire, les croyances, me fournissaient toutes sortes d'anecdotes qui pouvaient devenir le sujet d'un conte, d'une nouvelle. L'un alimentait l'autre.

L.O.— On comprend pourquoi la Beauce a été l'une de vos principales sources d'inspiration. . .

M.F.— Ah oui! j'ai même de la difficulté à m'en sortir! C'est un milieu que j'ai vraiment compris de l'intérieur. Dans les villes, il y a des quartiers, des classes séparées physiquement. Mais dans les villages, les classes sont mélangées, on est au courant de tout ce qui se passe. . .

«Les enquêtes que je faisais pour comprendre l'histoire, les croyances, me fournissaient toutes sortes d'anecdotes qui pouvaient devenir le sujet d'un conte, d'une nouvelle. L'un alimentait l'autre.»
(photo: B. Ostiguy)

C'est beaucoup plus facile d'être ami avec son boulanger, son boucher, il se crée une sorte de lien affectif qu'il est très difficile d'établir en ville. . . C'est cette complicité, cette relation qui m'a le plus manqué lorsque j'ai quitté la campagne.

L.O.— Vous signez avec Robert Cliche deux essais d'histoire: l'un en 1972, Quand le peuple fait loi et l'autre en 1974, Les Beaucerons, ces insoumis. Qu'est-ce qui vous a incitée à passer de l'observation à la recherche pour des publications?

M.F.— Dans la famille de Robert, les gens étaient très, très friands d'histoire. Ses oncles étaient des hommes cultivés, qui avaient beaucoup de personnalité. Iné-

vitement, quand ils se rencontraient, ils parlaient beaucoup d'histoire: histoire des familles, histoire de la Beauce, ils faisaient des prévisions; c'étaient des hommes qui avaient une philosophie personnelle...

Par ailleurs, Robert avait une mémoire des faits historiques, un esprit de compréhension de l'histoire universelle, une vision globale. Lorsque nous rencontrions les Beaucerons, ils nous demandaient souvent: «*Mais qu'est-ce qui s'est passé à telle occasion?*» Alors un bon jour, j'ai pensé qu'il serait intéressant d'écrire une histoire simple et vivante.

L.O.— *Cet intérêt que vous avez pour l'histoire et que vous partagiez avec votre mari, quelle en a été l'origine chez vous?*

M.F.— Comme je vous disais tout à l'heure, quand j'étais jeune, nous étions seuls et nous lisions beaucoup. Forcément, nous ne lisions pas que des romans. Nous lisions de l'histoire...

L.O.— *Et dans les romans, il y a de l'histoire.*

M.F.— Mais oui, dans les romans, l'action est toujours située, il y a toujours de l'ethnographie, de la sociologie, et même souvent des prises de position politiques.

L.O.— *Et pour votre mari, comment l'histoire s'inscrivait-elle dans sa philosophie? C'était un grand social-démocrate...*

M.F.— On ne peut pas s'intéresser à la politique, qui est l'histoire qui s'écrit, sans s'intéresser à l'histoire tout court. L'avenir, c'est le passé analysé et remis en place.

L.O.— *Est-ce qu'avec les deux volumes: Quand le peuple fait loi et Les Beaucerons, ces insoumis, vous désiriez faire connaître la Beauce à l'extérieur?*

M.F.— Pour le premier, oui. Même si d'une certaine manière c'est nuire à la loi populaire que de l'écrire, parce qu'on a alors un peu l'impression de la tuer... Mais c'était intéressant pour ceux qui s'occupent d'ethnographie ou d'anthropologie de savoir que cette loi existe.

Quant à l'histoire des Beaucerons, c'était pour les Beaucerons eux-mêmes, pour qu'ils se reconnaissent. J'ai d'ailleurs eu de très beaux témoignages — des lettres écrites au son parfois — où ils me remerciaient d'avoir écrit leur histoire. Cela me faisait plus plaisir que la critique littéraire de l'un de mes romans...



«*Si on développe la vie culturelle, on aide par le fait même la petite entreprise, puisqu'on rend les gens créateurs, conscients de leur valeur, de leur qualité.*»
(photo: B. Ostiguy)

L.O.— En 1978, votre mari est le principal instigateur d'une fondation, qui aujourd'hui porte son nom, dont le but est de venir en aide aux organismes du patrimoine en Beauce. Deux ans auparavant, en 1976, la Société du patrimoine des Beaucerons est mise sur pied. Comment sont nés ces deux projets, en particulier celui de la Fondation, qui est plutôt unique en son genre?

M.F.— En 1976, le gouvernement du Québec avait décidé de rapatrier toutes les archives judiciaires à Québec, ce qui a soulevé un tollé de la part des notaires, des avocats... C'est alors qu'a été formée la Société pour la sauvegarde du patrimoine des Beaucerons. Les archives, c'est primordial, c'est l'histoire de famille, l'album de photos...

À la première réunion de la Société, il y avait une centaine de personnes. La réaction des gens du milieu a été telle que le ministère des Affaires culturelles et le ministère des Travaux publics ont décidé de ne garder que les archives judiciaires, nous laissant les actes notariés, les listes d'état civil... Une fois constituée, la Société a continué à amasser des archives privées, semi-privées, des collections de photos.

L.O.— *C'était donc le but premier de la Société de rassembler et gérer des archives?*

M.F.— Oui, mais par la suite, la Société est devenue une sorte de maison-mère et plusieurs sociétés historiques ont vu le jour: Sainte-Justine, Saint-Côme... Pour que nous puissions leur offrir une expertise, nous avons obtenu les services d'un responsable permanent, Jean-René Breton, qui a travaillé de 1976 jusqu'en 1979. Puis, avec la nouvelle politique culturelle du gouvernement, le milieu devait s'occuper de ses propres affaires. Sans permanent, il nous fallait donc trouver une autre solution.

En 1978, Robert et d'autres personnes ont décidé de mettre sur pied une fondation pour faire vivre la Société du patrimoine. Il n'y avait eu qu'une réunion lorsque Robert est mort. Avant les funérailles, Pierre Yperciel, un voisin et ami, vient me voir et me dit: «*J'ai une idée extraordinaire: pourquoi ne pas demander aux gens d'envoyer des dons à la Fondation pour la Société du patrimoine des Beaucerons, au lieu des fleurs et des messes?*» C'est de cette façon que nous avons recueilli six mille dollars. Mais, nous ne pouvions plus nous arrêter là... Nous avons dû former un conseil d'administration et la Fondation a pris le nom de Robert-Cliche.

Ensuite, nous avons essayé de trouver des fonds. Les gens se sont organisés, surtout dans le bas de la Beauce; il y a là une tradition, Sainte-Marie, Saint-Joseph et Beauceville, les vieilles seigneuries comme on dit, tradition qui existe moins à Saint-Georges, qui est plus industrielle.

À cette époque, je suis allée demeurer à Montréal. J'ai travaillé pendant un an à recueillir des fonds. J'étais aussi commissaire à la Commission des biens culturels, ce qui m'a donné l'occasion de rencontrer Denis Vaugeois et de lui demander d'apporter sa contribution. Il nous a alors offert de doubler chaque dollar que nous recueillerions pour la Fondation. J'étais tellement heureuse, c'était vraiment stimulant! Ainsi, lorsque nous avons atteint cent mille dollars, M. Vaugeois est venu dans la Beauce et nous a remis la même somme.

L.O.— *Comment la population beauceronne percevait-elle ces démarches et la Fondation elle-même?*

M.F.— Les gens ne connaissaient pas vraiment la Fondation et nous n'avions pas l'occasion d'en expliquer la raison d'être. Même les journaux ne nous le demandaient pas, bien que nous essayions de le faire. Mais à présent, de plus en plus de gens s'y intéressent. Ainsi, il a été possible de monter tout un réseau, toute une infrastructure culturelle qui n'existerait pas sans la Fondation.

L.O.— Quelles sont les principales réalisations auxquelles la Fondation a contribué?

M.F.— D'abord, certaines personnes, plutôt que de nous donner de l'argent, nous ont offert des objets, des collections de photos, qui sont allés aux archives. Tout s'est monté en même temps; le Musée Marius-Barbeau a été créé parce que nous avions des objets. C'est un musée qui va très bien et que la Fondation aide tous les ans. Il y avait aussi à Saint-Georges le musée Méchatigan, qui était consacré à l'art. Et il y a l'Écomusée de la Haute-Beauce, qui est une autre région que la Beauce de la vallée. Nous l'avons aidé au début mais par la suite, il est devenu autonome.

L.O.— L'Écomusée dessert une zone différente de la vallée, celle de la «Haute-Beauce», qu'ils ont baptisée à ce moment-là. . .

M.F.— Oui. Mais cela demeure une expérience personnelle, celle de Pierre Mayrand et Maude Céré. C'est d'ailleurs sous l'impulsion de Pierre Mayrand, qui a été pendant quelques années président de la Société du patrimoine des Beaucerons, que Jean Trudel a réalisé une étude de faisabilité sur un réseau de musées, avec les trois musées de la Beauce, ce qui serait encore une innovation. Cette étude démontre qu'en unissant leurs efforts, leurs richesses et leurs connaissances, les trois musées pourraient desservir toute une région et l'extérieur.

Les autorités oublient trop souvent qu'une vie culturelle intense dans une région génère toujours des retombées économiques. On parle tout le temps de

tourisme culturel, mais pour qu'une région se développe au point de vue touristique, il faut que l'on puisse montrer quelque chose aux gens. Parce qu'une société du patrimoine, ce n'est pas seulement ramasser des rouets pour un musée régional, c'est aussi le développement culturel. Par exemple, une étude, réalisée par Daniel Carrier sur l'architecture de la Beauce, est devenue une exposition itinérante dans les villes et villages de la région, et à l'extérieur. Les gens ont été très contents de voir que leur maison avait une architecture valable, qu'il fallait la préserver. C'est une éducation qui se fait sans que le ministère de l'Éducation envoie quelqu'un donner des cours. Pourtant, les autorités ne semblent pas en être conscientes. Tout est en place et fonctionne, mais de peine et de misère, et grâce à un bénévolat qui n'est plus du bénévolat mais de l'exploitation au fond. . . Je trouve que c'est bien peu encourager les initiatives d'une région.

L.O.— Que signifient pour la Fondation les fêtes du 250^e anniversaire de la Beauce?

M.F.— C'est très sympathique et cela montre que la population est éveillée pour vouloir souligner cet événement. La Fondation a surtout aidé pour le côté culturel. Une histoire sera écrite par des universitaires qui ont une culture régionale. Il est intéressant de voir que les jeunes, après leurs études, reviennent et prennent part à toutes sortes d'activités dans leur région, qu'ils gardent un lien.

Par ailleurs, pour les fêtes du 250^e anniversaire, l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC) va publier

la bibliographie de la Beauce dont l'auteur est Jean-René Breton. L'IQRC a aussi un projet sur l'histoire de la Beauce, projet qui devrait se réaliser, nous l'espérons, d'ici quelques années.

L.O.— Quelle est votre vision de l'avenir des institutions culturelles de la Beauce?

M.F.— Les gens qui aident à la Beauce économique devront collaborer davantage à la vie culturelle de la région. On donne des millions à la petite et moyenne entreprise. Je ne nie pas que l'aspect économique soit important, mais il ne faudrait pas perdre de vue que la vie intellectuelle et culturelle d'une région est tout aussi essentielle. On dit de la Beauce qu'elle est le royaume de la PME, que les Beaucerons sont créateurs, dynamiques. Mais la créativité doit s'alimenter quelque part. Si on développe la vie culturelle, on aide par le fait même la petite entreprise, puisqu'on rend les gens créateurs, qu'on les rend conscients de leur valeur, de leur qualité.

L.O.— Si vous aviez un souhait à faire à la Beauce à l'occasion de son 250^e anniversaire, quel serait-il?

M.F.— Je lui souhaite beaucoup de choses, mais celle qui me semble primordiale, c'est que la Beauce sorte de la région administrative 03, qu'elle soit désormais considérée comme une entité distincte, puisqu'elle a une vie propre, une identité, une culture, et qu'elle s'occupe de son avenir elle-même. Il faudrait tout simplement qu'on l'aide.

NDLR: L'entrevue avec Madeleine Ferron a eu lieu à Québec, le 16 décembre 1986.



Îlot Saint-Nicolas
Québec

DeBlois, Côté, Leahy
architectes

DeBlois, Côté, Leahy
architectes

61, rue Petit-Champlain
Québec, QC G1K 4H5
Téléphone: 418/692-3622